

Delphine Horvilleur
VIVRE AVEC NOS MORTS
PETIT TRAITÉ DE CONSOLATION
Paris, Bernard Grasset, 2021, 232 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

En France, seulement quelques femmes exercent le rabbinat. Toutes appartiennent à une synagogue libérale (les orthodoxes s'opposent à l'exercice de la fonction par une femme, selon eux contraire à la *halaka*, la loi juive). Delphine Horvilleur, née en 1974 à Nancy, a reçu la *semikha* (autorité rabbinique) de Pauline Bebe, la première femme nommée rabbin en France¹.

Dès le début de *Vivre avec nos morts*, ouvrage largement médiatisé et reçu chaleureusement par les lecteurs, Horvilleur mentionne combien les pratiques funéraires en Israël diffèrent de celles en Occident : le cadavre est cousu dans un vêtement blanc et rapidement mis en terre, procédé semblable à celui de l'islam. Ni fleurs ni musique n'accompagnent la dépouille au « cimetière » (en hébreu : *Beit haH'ayim*, la « maison des vivants », ce qui place la mort hors du langage). Comment expliquer cette manière expéditive de se débarrasser du mort, si contraire aux sociétés occidentales ? L'auteure aborde la question par une anecdote de superstition ashkénaze : à l'approche de la mort, on donne au malade un autre nom pour éconduire Azraël, l'ange de la mort, « celui que Dieu aide », repris par l'islam. Les

¹ Actuellement, il y a cinq femmes rabbins en France : Pauline Bebe, Floriane Chinsky, Delphine Horvilleur, Daniëla Touati. La plus récente à entrer en fonction est Iris Ferreira, le 4 juillet 2021, qui exerce à l'Union juive libérale de Strasbourg. La plupart ont été formées au Leo Baeck College de Londres. Après des études en médecine à Jérusalem, en journalisme à Paris, D. Horvilleur a reçu en 2008 son ordination après ses études au Hebrew Union College de New York. Elle appartient à l'organisme *Judaïsme en mouvement*. Depuis 2009, elle dirige la revue trimestrielle *Tenou'a*, porte-parole de la pensée juive libérale en France.

juifs évitent de mentionner le messager divin, même s'ils savent que personne ne pourra se soustraire à sa visite. L'ange est craint au point que l'humour juif y touche rarement². Après ses études en médecine et en journalisme, Horvilleur a trouvé sa voie, celle d'accompagner les endeuillés par des « récits sacrés [qui] ouvrent un passage entre les vivants et les morts. Le rôle d'un conteur est de se tenir à la porte pour s'assurer qu'elle reste ouverte. » Par cette porte, les morts et les vivants reprennent contact. Nous verrons que, tout au long des dix portraits que nous présente l'auteure, nous suivons la métaphore filée du tissu, soit pour préparer l'oraison funèbre, soit pour clarifier avec les proches du défunt le rôle qu'il a joué dans leur vie.

Le premier portrait est celui d'Elsa Cayat, « la psy de *Charlie Hebdo* », une des onze victimes de la tuerie de masse du 7 janvier 2015. Elle meurt pour avoir signé, pendant un an, une rubrique dans le magazine satirique. Dans son panégyrique, la rabbin traduit le nom de Cayat, qui signifie tant en hébreu qu'en arabe « couturier », qu'elle associe au mot hébreu *H'ayim*, « vies », un pluriel qui implique que chacun de nous mène plusieurs vies. Elle raconte aux vivants une légende juive du II^e siècle de notre ère, où des rabbins se penchent sur un ustensile pour déterminer s'il est « pur » ou non. L'un d'eux, miracles et voix divine à l'appui, soutient qu'il est pur, alors que les autres sont en désaccord. Se lève un autre, qui rappelle à l'Éternel que Son peuple a reçu Sa Loi au mont Sinaï. Désormais, elle est entre les mains de l'homme, c'est à lui de l'interpréter. Le texte du Talmud conclut que Dieu s'est mis à rire en disant : « Mes fils m'ont vaincu ! » Cet épisode montre un Dieu capable de

² Une relecture du livre *Der jüdische Witz* (« L'humour juif ») de Salcia Landmann (1911-2002) confirme que les blagues impliquant la mort font rarement partie de l'arsenal humoristique juif, qui ne recule pourtant devant aucun autre sujet. La même observation vaut pour les satires, souvent féroces, d'Ephraïm Kishon, par exemple.

rire du culot³ de ces sages ou des chroniques d'une psychanalyste. L'essence du récit se retourne contre les assassins qui veulent défendre Allah et son prophète. La réplique de la rabbin, adressée à la foule des endeuillés, est cinglante : « Quel Dieu “grand” devient si misérablement “petit” qu'il a besoin que des hommes sauvent son honneur ? [...] Grand est le Dieu de l'humour. Tout petit est celui qui en manque. »

Dans l'épisode suivant, « Marc », Elsa Cayat revient. Notre rabbin y tisse des liens entre le divin et l'humain. Elle pose des questions à un proche dans la famille, dans le but de raconter la vie du défunt non pas en commençant par sa fin, mais en illustrant « *tout ce qui a été et aurait pu être, bien avant de dire ce qui ne sera plus* » (je souligne). Ou, dit autrement : elle montre les possibilités, les rêves non réalisés, les passions de Marc. Le hasard fait parvenir à la rabbin un échange de courriels entre Marc et Elsa Cayat, où Marc lui parle de sa peur devant le vieil âge et la mort. Dieu nous a infligé cette peur profonde parce que nous avons transgressé Son interdit de manger le fruit de l'arbre de la connaissance ; nous sommes désormais mortels. Jusqu'à notre mort, nous sommes des survivants. D'ici là, disent les sages, vivons du mieux que nous le pouvons : « À la vie ! » (*LeH'ayim !*)

Un jour, un homme appelle la rabbin. Avant de mourir, sa mère Sarah lui a demandé que l'on récite le *kaddish*⁴ à son enterrement. Horvilleur apprend le vécu de Sarah, rescapée d'Auschwitz, séparée de sa fille et de sa tante dès son arrivée au camp. Mais quels mots prononcer pour la remémorer ? La rabbin parle de « la suite des générations » (*Midor ledor*), un concept qui signifie, littéralement, « tisser des paniers », comparable aux générations successives d'une famille. Mais la Shoah a détruit le tissage, avec des béances que rien ni personne ne pourront combler. Ce qui

³ Le terme « culot » se traduit en yiddish, toujours parlé dans la diaspora juive, par « *chuzpe* », un emprunt de l'hébreu « *H'outspa* ».

⁴ En général, une prière pour glorifier Dieu. Le *kaddish* le plus connu est celui des endeuillés, récité lors des funérailles.

aurait pu être a été tué, et avec lui la descendance à venir⁵. Horvilleur raconte à son tour la vie de sa mère. Le fils en est si ému qu'il conclut : « Quelle vie elle a eue ! » La rabbin a su reconstruire l'histoire de Sarah parce qu'elle ressemblait à celle de sa grand-mère, déportée à Birkenau. Comme Sarah, elle y a perdu son enfant, s'est remariée, a eu d'autres enfants, n'a jamais parlé de sa vie, « emmurée dans le silence ».

De la grand-mère Marceline, Delphine Horvilleur nous conduit auprès de Simone Veil. Elles ont survécu au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau et se sont engagées dans « une forme de réparation du monde ». Leur vie durant, elles ont battu des brèches pour l'émancipation des femmes et leur libération. À la mort de Simone, les deux fils de Veil invitent le Grand Rabbin de France et la rabbin libérale à réciter le kaddish, d'abord dans la cour des Invalides, ensuite au cimetière du Montparnasse. Devant les vies de Simone et de Marceline, l'émotion de Horvilleur, féministe convaincue, est palpable à chaque ligne. Faisant fi des traditionalistes, Simone et Marceline disent aux femmes de vivre et d'aimer.

Dans le portrait suivant, la rabbin réfléchit à la façon dont elle peut approcher un enfant nommé Isaac qui cherche son frère mort. On lui a dit qu'il est à la fois sous la terre et au ciel. Le *shéol* juif est un concept assez flou du monde des ténèbres, où l'âme disparaît au même rythme que se décompose le cadavre. Ailleurs, la Thora (que les juifs appellent souvent *le Livre* puisqu'il parle de toutes les facettes de l'humain) mentionne la résurrection. Au lieu de résumer au petit garçon un concept complexe, Horvilleur choisit l'histoire d'Ismaël, le premier fils d'Abraham, et de son demi-frère Isaac. Selon le Talmud, ils ne se rencontrent pas du vivant de leur père, mais se retrouvent auprès de son corps et préparent sa tombe. Ici aussi, le corps redevient poussière tandis que l'âme retourne à Dieu. (Ce même énoncé est cité lors

⁵ C'est précisément le but que les nazis visaient : supprimer à jamais le potentiel génétique de six millions de juifs.

de chaque enterrement pour soulager la peine des endeuillés, juifs, chrétiens, musulmans. Ici, même un enfant de sept, huit ans comprend ce que signifie la mort.)

Cette déchirure dans le tissu des vivants, Horvilleur, d'origine ashkénaze, la connaît bien : elle a perdu sa meilleure amie Ariane, séfarade, tuée par une tumeur inopérable. Avec cette mort si proche revient aussi la peur, celle qui se transfère du malade sur nous, mais dont le choc ne se fait sentir qu'au moment où l'on perd ses parents. C'est devant la mort qu'elle définit son rôle : « Le rabbin doit savoir, pour représenter la résilience, ne pas être celui qui pleure, et permettre aux effondrés de croire en la possibilité de se relever. » Autrement dit, il ne doit pas se laisser envahir par le malheur des autres, mais comprendre leur peine, une posture proche de celle du psychologue.

Revenons aux rites, auxquels se superposent de plus en plus de rituels. Pendant ses études rabbiniques à New York, Horvilleur donne des cours d'hébreu à des femmes âgées, dont l'une, Myriam, prépare de manière obsessionnelle ses propres funérailles. La future rabbin en saisit vite la cause : imaginer son enterrement dans le détail se substitue à la peur devant la mort, mais exprime aussi le désir de voir et d'assister en personne à la cérémonie. Un jour, la fille de Myriam lui propose un après-midi plein de surprises. Myriam est conduite à la *Riverside Memorial Chapel*. En y entrant, elle lit son nom : c'est elle qu'on enterre. À la chapelle l'attendent tous les orateurs qu'elle a désignés, la musique choisie joue, bref, on lui offre la fête la plus insolite de mémoire d'homme. Ravie, Myriam en est retournée comme un gant. Par la suite, elle a « faim de la faim et soif des autres [...], revenue à la vie un jour d'été ».

Myriam n'est pas la seule à refuser de mourir sans savoir ce qui advient de son âme : quand Moïse revient du mont Sinaï avec les tables de la Loi, son peuple danse autour du veau d'or. Dieu en colère veut faire périr les Hébreux, Moïse l'en dissuade en espérant avoir la vie sauve pour toujours. Les différents (et passionnants)

commentaires talmudiques montrent la peur du plus grand homme hébreu devant la mort, et l'incertitude après la mort. Le Talmud offre une belle version de son décès : Dieu lui a donné le souffle de la vie ; il le reprend en embrassant Moïse. On ignore où il a été enterré⁶.

Ce portrait est suivi d'un autre, très proche de Moïse, celui d'un pays jeune et vieux à la fois, Israël, la Terre sainte aux yeux des juifs, des chrétiens et des musulmans. État planifié depuis le premier Congrès sioniste à Bâle (1897, président : Theodor Herzl), sa naissance est proclamée le 14 août 1948 par David Ben Gourion, presque deux millénaires après la seconde destruction du Temple et la chute de Jérusalem, marquant la fin de la Judée, province romaine. Dans son plan d'établir un État juif, et ignorant ses conseillers, Herzl ne prend pas en considération les difficultés posées par les États arabes, qui verront d'un mauvais œil une importante présence juive dans l'ancien territoire cananéen. Leur opposition se manifeste dès 1948. Six guerres plus tard, la gauche israélienne place ses espoirs de paix dans les Accords d'Oslo (1993). Ces espoirs sont réduits à néant par l'assassinat du Premier ministre Yitzhak Rabin, le 4 novembre 1995. Une remarque : il est dommage que, sauf le « massacre d'Hébron », en 1994, qui a fait 29 victimes musulmanes, la situation de la minorité arabe israélienne ne soit pas mentionnée dans ce portrait.

Chaque meurtre nous ramène à la première mort violente dans la Genèse : Caïn le sédentaire tue par jalousie son frère cadet Abel, le nomade. Depuis, le fratricide se renouvelle à chaque génération, oblitérant toute promesse, tout espoir que les victimes portaient en eux. Horvilleur continue à filer la métaphore du tissage des générations dans un événement survenu en 2019, à Westhoffen, en Alsace. La rabbin apprend que les monuments du cimetière « israélite » où sont enterrés ses aïeux et

⁶ Au centre de sa novella *La Loi* (« Das Gesetz », Stockholm, Bermann-Fischer, 1944), Thomas Mann a suivi le parcours de Moïse. Pour l'interprétation de l'œuvre, voir l'essai de Jean-Michel Rey : *Le suicide de l'Allemagne. Sur le Moïse de Thomas Mann* (Paris, Desclée De Brouwer, 2018).

ceux d'importantes familles juives françaises (Robert Debré, Karl Marx, Léon Blum) y ont été profanés. Elle s'y rend. Surgit un sentiment de « solastalgie⁷ », une « nostalgie d'un type particulier, celle d'un lieu où l'on se trouve mais dont on sait pourtant qu'il n'existe plus ». Delphine Horvilleur conclut ses réflexions par un constat terrible : « Il s'agit toujours de se débarrasser d'Abel, d'effacer tout ce qui vient nous rappeler que rien ne dure, qu'il faudra faire avec le manque et renoncer à tout ce qu'on acquiert. »

Ce livre séduit par l'humanité des propos. D'un bout à l'autre de son essai, l'auteure développe le sujet de la peur devant la mort qu'il faut regarder en face⁸ (les masques funéraires de l'Égypte antique attendent l'éternité les yeux ouverts) ou, si nécessaire, de façon détournée, par des histoires et quelques-uns des plus beaux passages de la Thora. Il n'y a pas de réponse définitive au mystère de la mort, seulement ce qui la précède⁹. Personne ne *sait* s'il y a un au-delà, paradis ou enfer. En dernier recours, le pari de Pascal peut aider à apaiser notre inquiétude¹⁰.

⁷ Néologisme forgé en 2003 par le philosophe australien Glenn Albrecht pour désigner un deuil de ce qui est déjà perdu, une consolation face à des événements pénibles. (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Solastalgie>)

⁸ Affronter la peur de la mort est le sujet central d'un de mes livres, *La temps figé*, avec Guy Boivin (Québec, L'instant même, 2012).

⁹ Voir le 177^e conte des Frères Grimm, « *Die Boten des Todes* » (« Les messagers de la mort »), les maladies. Mais c'est la mort qui tue.

¹⁰ Blaise Pascal, *Pensées*, fragment 397 (Paris, Le livre de poche, 2000 [1670]).